

Untertitel französisch

La trace interrompue

Antifascistes en Suisse
1933-1945

À l'école nous avons appris:
la Suisse, terre d'asile.

Les partisans de la révolution bourgeoise
recherchés par la police.

Nous lisons des livres

imprimés chez nous pour l'Allemagne,
envoyés secrètement.

Mais nous n'avons pas tout appris.

Un livre tombé entre mes mains
m'a fait honte.

Il parlait de l'expulsion
d'antifascistes persécutés;

de la répression de leur résistance

au nom de la neutralité,
doctrine de l'opportunisme

grâce à laquelle le pays
a été épargné par la guerre.

Je n'en savais rien.

Mais j'ai eu un choc
en apprenant l'existence

du pire des camps d'internement
à Büren sur l'Aar,

où vivaient jusqu'à 5000 internés
civils et militaires.

Je me souvenais de l'endroit

à un quart d'heure à vélo
de la maison paternelle,

où nous jouions innocemment
aux explorateurs –

le Häftli, la réserve naturelle
marécageuse, le bras mort de l'Aar,

la tour d'observation ornithologique,

les moustiques.

Je n'avais jamais
entendu parler de ces camps.

On ne nous avait pas appris
ce qu'est le fascisme,

seulement à l'abhorrer,
et je n'aurais jamais pensé

que chez nous aussi on maintenait
des antifascistes dans des camps,

derrière des barbelés
surveillés par des chiens –

aussi près qu'à Büren,
et en même temps si loin,

caché, refoulé de sorte
que toute trace semble effacée.

J'ai commencé à faire des recherches.

Lectures des dossiers

Œuvre suisse d'entraide ouvrière.
Archives.

Bruno Schönlink, écrivain.	Lettres sorties secrètement du camp de Büren:	également en Suisse.
Partiellement apte au camp de travail.	Demande à l'Œuvre d'intervenir en faveur du statut de réfugié politique	Jusqu'en 1946, la famille vit à Saint-Gall, Brauerstraße 35.
Interné dans un camp de travail. Dispensé.	pour échapper à l'expulsion;	Contacts avec le groupe de résistance des émigrés allemands de Saint-Gall,
Bons pour acheter de la viande; pour une paire de chaussures pointure 42.	prière d'informer la famille, d'intervenir pour sa libération, d'envoyer un livre...	dont Schöttle, Döring, Müller, Schmidt...
Retoucher un pantalon, retourner un complet.	Nusch Paul, d'Offenbach-sur-le-Main. Né en 1899.	Nous lisons: interdiction de travailler.
Le «permis de tolérance» est à renouveler tous les trois mois.	Électricien diplômé. Social-démocrate.	La famille vit grâce au soutien de l'Œuvre d'entraide ouvrière.
Numéro d'émigrant. Numéro de la police des étrangers.	Avant sa fuite, imprimeur de la revue illégale «Der Funke».	100 francs par mois.
Numéro de la Zentralleitung der Arbeitslager.	Pour éviter l'arrestation fuit en Suisse en 1936.	En 1940, interné dans un camp de travail avec son fils qui n'est pas autorisé à faire un apprentissage.
Karl Rathe.	Nous lisons dans son dossier: plus tard, sa femme et son enfant se réfugient	Dispense médicale.
Témoignages pour son travail politique et le risque d'incarcération.		Dirige des colonies d'enfants au Hasliberg.

Rentre en Allemagne en 1946.	J'ai trouvé un logement provisoire à Arbon	Je commence à découvrir ce qui a été refoulé, enterré –
Directeur de la maison de retraite d'Offenbach.	dans la famille d'un camarade.	dans notre histoire, dans la mienne.
Nous lisons dans son dossier: cherche assidûment un travail légal.	Un vieil ouvrier me parle d'une famille nombreuse	Où ont-ils habité,
Tente d'obtenir l'asile en Amérique,	de l'Erismannhof, à Zurich,	ceux qui ont été traqués par les agents des nazis et par la police?
un affidavit pour les États-Unis, un visa pour le Mexique.	qui trouvait toujours de la place pour héberger un émigrant.	Où ont-ils écrit, imprimé les tracts, rempli des valises à double fond?
Demande à l'Œuvre pour une aide financière,	Il aurait partagé la chambre du plus jeune des enfants	Où ont-ils caché les illégaux? Qui a hébergé les réfugiés,
pour des chaussures d'enfant, un traitement dentaire.	et ça se serait très bien passé.	les combattants d'Espagne, les résistants en exil?
Nous lisons:	Je suis né en 1942, année des pires horreurs	1933, 1936, 1939,
«Le 19 mai, j'ai traversé la frontière suisse à Kreuzlingen.	de la politique suisse des réfugiés.	1941, 1944?
Ensuite à pied jusqu'à Arbon	Nous avons une maison avec un jardin,	Je lis les hommages à ceux
chez notre ancien secrétaire syndical Peter Fischer.	mais on ne m'a jamais raconté que ma famille avait hébergé un réfugié.	qui ont pu faire preuve de courage grâce à leurs fonctions.

Les mêmes noms
reviennent sans cesse...

Coexécutants malgré eux
d'une politique austère

qui atténuait la misère
là où sa présence heurtait le regard

afin que la contradiction
entre la théorie

et la réalité de l'altruisme suisse
ne soit pas trop flagrante.

Rues, maisons

Mais quelle était la réalité,
la vie quotidienne, des gens
qui n'ont pas écrit leurs mémoires?

Après de longues recherches,
j'ai trouvé l'adresse de Paul Nusch.

Il vit retiré dans un village
près de Marburg.

En été 1980, nous nous

sommes rencontrés à Saint-Gall.

Lorsque Hitler a pris le pouvoir,
je travaillais à l'usine électrique
de la ville.

J'étais membre du conseil ouvrier
et du Parti social-démocrate.

Les nazis ont occupé l'usine
et ont congédié
tous ceux qui ne leur
convenaient pas,

les socio-démocrates, et moi
comme membre du conseil ouvrier.

J'étais en contact avec
Anton Döring.

Il était le président
du cartel syndical de Francfort.

Il a dû se réfugier en Suisse
parce qu'il avait

constitué un arsenal
et fut dénoncé aux nazis.

Comme j'avais de bonnes
relations en Suisse,
je lui ai rendu visite à Kreuzlingen.

Lorsqu'il m'a demandé:
«Que faire?»,
je lui ai proposé qu'ils m'envoient
des négatifs photo avec des textes
et que je voulais bricoler un appareil
pour faire des agrandissements
et diffuser ensuite ce matériel interdit.

Acheter un tel appareil
aurait été trop dangereux.

Je me suis donc documenté –
Ce condenseur est tout ce qui reste
de mes activités illégales.

Voici le film que nous avons
tourné récemment à Offenbach.

Bien sûr, je ne pouvais pas
faire les agrandissements

dans l'appartement.

Je les ai faits aux toilettes,

où il n'y avait qu'une planche
avec un gros trou.

C'était un travail pénible:

pour élaborer un seul exemplaire
de la revue «Der Funke»,

il m'a fallu 15 feuillets!

Si quelqu'un passait, je devais
tout arrêter;

au lieu d'une vitre

il n'y avait qu'une moustiquaire,

tout le monde pouvait remarquer
ce qui se passait à l'intérieur.

J'ai reçu ces films cachés
dans un petit ours en peluche.

Ensuite, j'ai pris le vélo

pour aller à Darmstadt, Wiesbaden,
Hanau et Friedberg.

Le «Funke» a été distribué
et je suis rentré chez moi.

Pourquoi et comment j'ai dû m'enfuir?
Quelques mots suffisent à l'expliquer.

En mai 1936,

un ami est venu me dire

qu'il y avait de nouveau
des arrestations.

Pour moi, c'était un signal:
je n'étais plus en sécurité

parce que je produisais
cette revue illégale.

J'ai dit à ma femme

que j'allais m'installer dans la
cabane du jardin de mon frère.

Le lendemain matin déjà,
ma sœur est venue me dire

que ma femme avait été arrêtée
et m'a dit «va-t'en!»

J'ai immédiatement pris mon
vélo pour aller à Francfort

et, de là, jusqu'à Constance

où une camarade m'avait
été recommandée.

Et elle a tout arrangé

pour que je puisse traverser
le lac le jour suivant.

C'est Ernst Bärtschi
qui m'a emmené en Suisse.

Je suis métallurgiste et
dans le mouvement depuis mon enfance

car mon père y était aussi.

L'histoire avec les nazis a ensuite commencé peu à peu –
quand les premiers émigrants sont arrivés, deux vivaient chez nous;
et à partir de mars 1933 j'ai fait des allers et retours,
comme cette histoire avec Paul,
quand j'ai dû aller le chercher.
J'ai dit: je dois traverser le lac
car les SS sont partout...
et avec le canot pliant j'y suis allé et je l'ai repêché.
Il n'était pas le seul, il y en avait encore beaucoup.
Et j'ai aussi emporté des gamelles,
– nous les appelions des «Buttellen» –

on y cachait des tracts et des lettres.
Et j'ai aussi passé la frontière avec des films dans mon sac
comme n'importe quel travailleur frontalier.
Voilà maintenant l'endroit où je suis venu te repêcher
J'ai bien scruté les alentours et avancé ensuite lentement
jusqu'à la lumière clignotante,
et j'ai traversé tout doucement le lac.
Étais-je un bon rameur?
Quand on a peur, on fait bien les choses!
J'ai compris que tu avais des ampoules aux mains!
C'est vraiment un trajet ardu.

Et cette peur qui vous colle des frissons dans le dos!
Tu n'aurais rien pu faire contre une balle dans la nuque.
Une balle dans la nuque... Tu connais!
Plus tard, j'ai dû aller en chercher un autre
et là Fleig m'a accompagné, en mai 1938.
Je lui ai dit: ne t'arrête pas! marche! bouge!
Non! J'ai voulu le récupérer,
mais la Gestapo nous a pris tous les deux.
On m'a conduit à Francfort le jour même.
Toujours en prison, à l'isolement.
J'ai été condamné à Berlin

à 13 ans de réclusion par le «Tribunal du peuple».	pour le député communiste	Pendant la crise et le chômage,
J'ai été relâché le 8 mai 1945	ou le membre socialiste d'un comité d'entreprise.	il y a constamment des appartements vides:
et les Américains m'ont ramené chez moi.	Thomas Mann s'installe en 1933 à Küsnacht.	quelques-uns ont été loués à bas prix à des émigrés légaux:
Et les Suisses m'ont laissé tomber, seuls les Allemands	De son plein gré, il part pour les États-Unis en 1938.	au politicien Wilhelm Hoegner,
m'ont versé une indemnité, mais pas les Suisses.	Il n'en va pas de même pour l'écrivain Erich Weinert.	aux écrivains Schönlank, Zerfaß, Kleineibst;
C'est tout. Et je souffre des séquelles	Quand il demande 15 jours de prolongation de son permis de séjour,	parfois aussi à des illégaux telle que Käthe Frankenthal,
de cette longue détention; je suis très malade.	les autorités refusent – Weinert est expulsé.	médecin berlinoise – à condition qu'elle renonce
Travail, Logement	Ou encore pour Hans Marchwiza, qui doit quitter le pays	à toute activité politique contre l'Italie ou l'Allemagne.
L'accueil que la Suisse réserve aux persécutés n'est pas le même pour tous.	parce qu'il se définit comme un écrivain révolutionnaire.	Mais ces privilèges sont aussi limités:
Les règles qui valent pour l'homme politique célèbre	Pendant presque une année, il vit au Neubühl à Zurich.	le premier principe régissant la politique d'immigration
ne valent pas		est la défense contre

la pénétration étrangère.

Tout travail est interdit
aux émigrés –

les syndicats approuvent cette mesure.

Elle ne vise ni les banquiers
ni les industriels;

elle frappe le démuné qui ne survit
qu'avec le seul travail au noir.

Heureux celui qui peut écrire
ou traduire,

protégé par un rédacteur
ou une maison d'édition

telle que la Büchergilde Gutenberg
émigrée en Suisse.

On se sert de pseudonymes –

Imprimés

Publications
contre la terreur nazie.

Récits sur l'Allemagne,
pour l'Allemagne.

Information interdite
dans le Reich,

mal vue dans
une Suisse harcelée par Hitler.

Documentation sur l'incendie
du Reichstag

et la persécution des
adversaires d'Hitler

publiée par Münzenberg à Paris,

plus tard aussi à Bâle
par la Universums-Bücherei.

Les publications entrent
par centaines en Allemagne:

grâce à des voyageurs,
des passeurs,

en éditions miniatures
camouflées sous forme de brochure Reclam.

Le rédacteur Werner Hirsch,
porté disparu en URSS par la suite

décrit sa vie de détenu des nazis.

Dans une prison SS, la
«Columbia-Haus» à Berlin,

on le réveille jusqu'à 17 fois
par nuit;

aux prisonniers, on fait des
piqûres de camphre

et d'acide chlorhydrique dans
les parties génitales.

Pendant les interrogatoires,
ils sont flagellés, roués de coups.

Les communistes
sont les plus torturés.

Au camp de concentration de
Brandebourg,

Hirsch est battu 2 à 3 fois chaque jour
jusqu'à ce qu'il défaille.

<p>Il entend constamment les cris d'autres suppliciés.</p>	<p>des assassinés par les troupes du gouvernement Dollfuss,</p>	<p>pour la résistance en Allemagne.</p>
<p>Personne ne peut prétendre qu'il n'en savait rien – et encore moins</p>	<p>les fusillés ou pendus par une cour martiale.</p>	<p>Interdiction de la «RUNA» à Zurich,</p>
<p>les autorités qui exerçaient un contrôle sévère</p>	<p>Sur la persécution des antifascistes en Italie.</p>	<p>l'agence de presse de la IIIe Internationale.</p>
<p>sur ces écrits qu'elles confisquaient fréquemment.</p>	<p>Sur les camps de concentration en Allemagne.</p>	<p>Le journal du mouvement socialiste chrétien suisse de Leonhard Ragaz</p>
<p>Des brochures publiées légalement au début,</p>	<p>Petit à petit, les opposants au fascisme sont harcelés en Suisse.</p>	<p>est bâillonné en 1941</p>
<p>interdites plus tard au nom de la neutralité –</p>	<p>1937: Interdiction aux fonctionnaires fédéraux d'exercer leur profession</p>	<p>en raison de ses commentaires sur la situation mondiale.</p>
<p>imprimées à la Unionsdruckerei au Neumarkt de Zurich,</p>	<p>s'ils font partie d'organisations comme le Secours rouge.</p>	<p>Rares sont ceux qui ont encore le courage de s'opposer</p>
<p>ou à Bâle par la Genossenschafts-Buchdruckerei.</p>	<p>1940. Interdiction du Parti communiste et de ses organes.</p>	<p>à la politique opportuniste du Conseil fédéral.</p>
<p>Les luttes de février 1934 en Autriche:</p>	<p>Interdiction de la «Rundschau» imprimée à Bâle,</p>	<p>Les tracts du pasteur Paul Vogt s'adressent à ses 50'000 donateurs.</p>
<p>un appel au secours des prisonniers politiques,</p>	<p>un service d'information essentiel</p>	<p>Une conférence de Karl Barth est interdite par la censure</p> <p>mais 6'000 brochures sont distribuées en quelques jours.</p>

Pression croissante sur
toute la presse suisse chaque fois

qu'elle parle de faits
peu flatteurs pour les nazis.

Interdiction et censure préalable

des organes les plus courageux
des sociaux-démocrates –

et du journal catholique
«Neue Zürcher Nachrichten».

La presse antifasciste
entre dans la clandestinité.

La «Süddeutsche Volksstimme»

écrite en Parisienne
sur des stencils et polycopiée

sur papier bible
en 300 à 500 exemplaires –

chaque feuille imprimée
une à une à la main –

quelques exemplaires vendus en Suisse,
la plupart passés en
Allemagne du Sud.

Karl Rhein, émigré de Weil,
combattant en Espagne,

passeur de publications dans la région de
Bâle.

Voici la douane de Riehen-Weil
(près de Bâle)

et voici la piste cyclable
qui mène à Lörrach-Stetten.

Il faut passer ici devant
le douanier suisse

et, plus haut, se tient
un douanier allemand.

Là, on a transporté des imprimés,
du matériel d'information,

surtout du PC allemand:

informations nationales,

mais avant tout internationales,
afin que le peuple allemand
ait accès à d'autres informations

que celles de la seule presse
national-socialiste.

Là, on a traversé la rivière frontalière.

Le niveau d'eau
ne devait pas dépasser 80 cm;

plus haut, le courant
aurait pu nous emporter.

On portait
jusqu'à 60 kg de matériel

de chaque côté.

Une nuit, je m'allonge
sous un sapin

lorsqu'un douanier suisse
passe et me dit:

Restez couché! N'y allez pas!

Je savais alors que je devais attendre un quart d'heure; avant de continuer à travers ces champs jusqu'au point de passage.

Là-haut, il y avait un lavoir près de la barrière – avant qu'on avait de machines à laver – et c'est là que se tenaient les «piverts», autrement dit les douaniers allemands.

C'était impossible de passer par là.

Mais on pouvait passer par le lit du Mühlebach, mais la sortie, en haut, était difficile.

La clôture ne fut érigée qu'au début de la guerre,

3 m de profondeur et 3 m de haut, avec une guirlande de cloches qui tintaient à chaque mouvement.

On a donc trouvé d'autres trajets: le train, les cargos sur le Rhin, où on pouvait transporter plus de matériel.

Robert Kehrli – 6 ans de réclusion pour transport d'écrits illégaux.

À la grève générale déjà, mon père a toujours été actif.

C'est lui, membre de la Jeunesse socialiste, à 23 ou 24 ans.

Son frère, invalide, reçut une chaise roulante dont lui et mon père ont profité

pour passer la frontière avec des tracts cachés.

Notre petit jardin ouvrier se situait à 500 m de la frontière.

Pas mal de matériel y était entreposé: brochures, tracts, journaux interdits.

On mettait tout cela dans la chaise roulante.

À côté du tas de fumier, on a souvent brûlé des papiers quand on apprenait que la police arrivait: il fallait faire vite, et personne ne devait remarquer quoi que ce soit.

Maman et moi n'étions jamais tranquilles, elle me disait: «Paula, nous devons être fortes et ne jamais rien dire...»

Le 4 décembre 1934,
ils sont allés de l'autre côté –

nous étions chaque fois
terrorisées, inquiètes,

car nous le savions bien: un jour,
quelque chose pouvait se passer...

Et puis on les a arrêtés là-bas.

Par ouï-dire,
voici ce qui s'est passé:

ils ont très bien franchi
la frontière suisse,

mais les Allemands
leur ont demandé de tout sortir.

Mon père a pris la défense
de mon oncle,

le douanier allemand
a renversé la chaise roulante

et mon père a encore réussi
à pousser mon oncle

de l'autre côté, et le douanier suisse
a pu le tirer d'affaire.

Ils ont arrêté mon père,
pointant aussitôt le revolver
sur sa poitrine.

Ils l'ont placé en détention
préventive à Lörrach, puis à Berlin;

et en avril 1935, il a été condamné
à 5 ans de réclusion.

Il a ensuite été transféré à
Dachau, puis à Ludwigsburg.

À l'école,
quand ils l'ont appris,
j'ai eu de très sérieux problèmes.

Les enfants me criaient
«prisonnière»
et «cochonne de communiste».

Ma mère n'osait pas se défendre,

par crainte de provoquer
des rumeurs sur elle.

C'était une sale période.

Nous n'avions pas d'argent.
Maman devait aller laver et nettoyer.

Mais malgré tout, nous avons
toujours de visites d'émigrants;

nous étions heureuses qu'ils
nous aient trouvées,

même s'ils savaient que nous
n'avions pas d'argent.

Mais nous avons toujours
du café et du pain.

Nous avons envoyé au Conseil
fédéral plusieurs recours en grâce,

ils auraient du obtenir
une libération conditionnelle,
car mon père était tombé malade.

Mais nous n'avons reçu
que des réponses négatives,

ou on nous a écrit: une demande
était encore prématurée...

Pour le gouvernement suisse,
il était bien sûr gênant

que des antifascistes soient
emprisonnés en Allemagne.

Mon père le savait:

si le fascisme se pointe,
nous sommes tous perdus.

La Suisse le laissa alors tout
simplement tomber –

ce qu'avaient fait ces gens
appartenait au passé.

La Suisse ne nous a jamais
témoigné de la reconnaissance.

Collectes

1936 –

Guerre civile en Espagne.

Les citoyens suisses n'ont pas
le droit de défendre

le gouvernement légal de
l'Espagne contre les fascistes.

Seule l'aide médicale ou
humanitaire est admise.

Fondation de
l'Œuvre suisse d'entraide ouvrière

et de la Centrale sanitaire suisse.

Parrainage des orphelins
des partisans espagnols.

Plus de 300 Suisses sont partis
clandestinement en Espagne

pour combattre – ils sont condamnés
à des peines de prison à leur retour.

D'autres sont emprisonnés
parce qu'ils ont recruté des volontaires

pour les Brigades internationales

ou aidé à leur transit par la Suisse.

Collecte pour le Secours
rouge – 10 centimes par mois

pour un timbre
à coller dans le carnet.

Collecte à Schaffhouse –

Stemmler, fourrures, Vordergasse:
10 francs.

Furrer Frieda, Repfergasse:
2 francs...

Collecte à la Webergasse:

Rothenbühler, laitier,
Webergasse 41: 2 francs.

Marie Gasser, épouse d'Alphonse
Gasser, combattant en Espagne,

Webergasse 35:
2 francs...

Des Schaffhousoises
tricotent pour l'Espagne.

Les «gants de tir»
avec le pouce et l'index libres

sont interdits. La douane suisse

les confisque comme matériel de guerre.

«Lene»
Lore Wolf, de Francfort,

illégalement en Suisse

pour le Secours rouge.

En été 1936, je suis
arrivée à Zurich.

En Allemagne,
Liselotte Hermann, étudiante

et mère d'un enfant de trois ans,
a été condamnée à mort.

Le Secours rouge organisa
une campagne mondiale

pour aider cette jeune mère

et ses cinq camarades
également condamnés à mort.

Ma tâche consistait
à informer le peuple suisse

sur les horreurs
qui se passaient en Allemagne

et à solliciter son aide
pour sauver cette jeune maman

et à soutenir la lutte en Allemagne.

C'est donc ici
que j'ai vécu illégalement en 1937,

dans une famille qui m'a beaucoup aidée.

J'avais ma machine à écrire
sur laquelle je tapais sur des stencils

des appels à la population suisse..

Nous avons reçu beaucoup de dons,
venant même des milieux riches.

Nous avons parfois pu envoyer
2000 marks en Allemagne,

évidemment illégalement,

ce qui a sensiblement aidé

l'action de résistance.

Les gens ont beaucoup pris de risques

en nous hébergeant sans autorisation,

mais les familles
qui m'avaient accueillie

étaient toujours très généreuses.

Et dans ce quartier ouvrier

nous mangions chaque jour ailleurs,
midi et soir,

et sans cette solidarité, peu
d'entre nous seraient encore en vie,

car nous n'avions pas le droit d'être là.

Trois familles ont été
particulièrement secourables;

chez elles, nous avons pu déposer
tout notre matériel

et elles ont même
distribué ces tracts par la suite.

Il y avait la famille Berner.

Elle a tout fait pour nous aider.

C'est dans cette pièce que
«Lene» a été arrêtée!

Des détectives ont sonné,

et elle m'a encore dit:
«Marthel, mon sac!»

Et je fis disparaître son sac.

Les détectives demandèrent:
«Vous avez de la visite?»

Oui.

Ils demandèrent à Lore

«Avez-vous un sac?»
– Non.

Alors ils l'ont emmenée.
Je l'entends encore dire:

«Je me refuse à toute déclaration!»

Oui, j'éprouve moi aussi un étrange
sentiment de me retrouver

dans cette pièce
où tout a commencé.

Tu avais été prévenue,

et j'ai dû chercher
à manger ailleurs,

mais lorsque tu as eu ton fils,
je t'ai apporté des fleurs,

et c'est à ce moment-là que
le malheur est arrivé.

Après avoir passé un certain temps
dans la maison d'arrêt,

deux agents m'ont embarquée
dans une voiture banalisée.

Ils ne m'ont pas dit où on allait
et j'ai eu terriblement peur

qu'ils me reconduisent
à la frontière allemande.

Il pleuvait à verse –

ils me déposèrent dans une clairière,

me donnèrent une enveloppe

et me dépouillèrent
de mes derniers 10 francs.

L'enveloppe contenait mon
expulsion à vie de la Suisse.

Ils m'ont ensuite indiqué le chemin:
allez toujours tout droit

et vous arriverez à Belfort.
Là, vous serez en France.

Ce passage
de la frontière française fut terrible.

Quand les Allemands ont envahi la France,
j'ai été arrêtée,

condamnée à douze ans de réclusion,

dont cinq années passées en cellule d'isolement.

Je rends les autorités suisses responsables.

Elles auraient pu épargner une intense douleur à ma famille et à moi-même

si elles ne m'avaient pas expulsée.

Publications camouflées

À partir de 1933, la presse antifasciste est réprimée en Allemagne;

de nombreuses imprimeries sont saisies.

L'impression et la détention d'écrits illégaux sont punies

d'emprisonnement, de camp de concentration ou de mort.

Des centaines de publications sont camouflées.

Un paquet de thé peut être envoyé comme cadeau –

Un numéro d'une revue publiée par l'opposition allemande de Prague.

Beaucoup de publications camouflées

sont imprimées en France et en Tchécoslovaquie,

d'autres à Bâle par la Genossenschafts-Druckerei.

Des frontaliers suisses et des transporteurs acheminent

le précieux matériel en Allemagne du Sud.

Une des rares publications camouflées produites à Zurich.

«L'art de se raser soi-même – nouvelles méthodes

de la cosmétique masculine»,

Le programme du Sopade, parti socialiste en exil à Prague.

Parfois on utilise le caractère «Parisienne».

On imprime en offset ou on distribue des stéréotypes

aux imprimeries autour de l'Allemagne.

Points de ralliement: par exemple à la Zurlindenstraße,

Zurich-Wiedikon.

Appartement de l'architecte Hüttenmoser

et de sa femme.

Point de chute du KPO (PC d'Allemagne – opposition).

Aménagement rudimentaire, matelas à même le sol.

Au même étage:

Marianne Kater, trotskiste.

Contacts avec des amis du
KPO et du SAP,

Jacob Walcher, Paul Fröhlich,
Joseph Lang,

avec des résistants
en Allemagne, en Autriche,

avec des émigrants à Paris.

Rencontres nocturnes au salon de coiffure
de Fritz Escher, Rotwandstraße.

Procuration de passeports suisses,
arrangement de mariages blancs

pour régulariser la situation
de réfugiés en danger.

Kalkbreitestraße 78, 3e étage:

Mathis et Berti Margadant,
ouvriers.

Pied-à-terre pour émigrants
allemands et autrichiens

et pour la fille du communiste
autrichien Koplenig.

Le fils des Margadant, alors tout petiot,
nous parle de son voisin

Bummert, menuisier trotskiste.

Avec lui, il était convenu
de ne jamais fermer la porte du balcon

afin que les émigrés puissent
passer dans l'appartement voisin

en cas de visite
très matinale de la police.

Pour ne pas éveiller la
curiosité des flics,

on mettait le bébé
dans le lit de l'émigrant.

Deux cent mètres plus loin,
à la Wiesendangerstraße:

la famille Glaus, base opérationnelle des
émigrants du PC allemand

opérant illégalement
depuis Zurich.

Zurlindenstraße 191:
Max Vögeli.

Il distribue la revue
«In freien Stunden»;

sa femme Berthe cuisine chaque jour
pour cinq à six émigrants.

Le plus souvent, elle ne partage
pas leurs opinions politiques,

mais elle a pitié d'eux.

Pendant plus de six mois,
ils ont hébergé un Allemand.

Il ne quitte jamais l'appartement
parce qu'il est trop connu,

mais elle ignore qui il est.

Elle ne sait pas d'où viennent
les gens qui frappent la nuit à sa porte.

Elle ne connaît pas les dossiers
du Tribunal du peuple en Allemagne,

où son nom figure,
extorqué peut-être sous la torture:

«Point de contact: Vögeli, Zurich»

Zurlindenstraße 186, poissonnerie
et l'appartement de Mme Stähli

Pendant des années, elle a
cuisiné pour des émigrants.

Son appartement et son
magasin ont servi

de lieu de rencontre
aux résistants allemands.

Le premier, Hans Beimler,

est mort au combat en Espagne
peu après son départ.

Puis les émigrants se sont succédés.

«Lorsqu'ils avaient besoin
de mon appartement pour se réunir,

j'allais au cinéma et ne voyais donc
aucune de ces «grosses nuques».

Chez moi, ils se sentaient
comme chez eux.»

Zurlindenstraße 215, dans la cour:
menuiserie Kirschbaum.

Des centaines d'hommes
passent par là,

surtout ceux qui rentrent d'Espagne,

portant tous des noms d'emprunt...

non identifiables, introuvables.

Contacts avec le groupe de
résistants allemands

au Schauspielhaus.
Là, beaucoup d'émigrants sont
dirigés vers des familles du quartier.

En face, au numéro 218:
Jost et Kreszenz Huber.

En 1941, Huber purge une peine
de deux semaines de prison

pour avoir lu et diffusé
des publications communistes

et pour avoir hébergé Fritz Sperling
pendant six mois.

Condamné lors du même procès:
Ernest Korrodi,

qui habite en face, au n° 235.

Un mois de prison pour le même délit,

aggravation de la peine pour avoir
refusé de reconnaître ses torts.

Dans le même immeuble, la veuve
Röslin travaille comme lingère

jusque tard dans la nuit
pour nourrir sa famille,

mais elle a toujours de la place
pour un émigrant.

<p>Et au n° 236: la famille Eberhard –</p> <p>point de chute pour les volontaires de la guerre d’Espagne</p>	<p>j’ai cherché des logements pour les émigrés.</p>	<p>leur couper les cheveux et les raser;</p> <p>il y en avait deux ou trois par jour, y compris des femmes.</p>
<p>passant par la Suisse pour rejoindre leurs points de ralliement en France.</p>	<p>J’habitais alors à la Zeunerstraße</p>	<p>Plus tard, il est devenu aubergiste</p>
<p>À la Zurlindenstraße, à Zurich –</p> <p>presque chaque maison recèle la trace de l’émigration.</p>	<p>et j’ai déménagé plus tard à la Landenbergstraße.</p> <p>Oui, beaucoup de gens logeaient des émigrés.</p>	<p>à la Habsburg, juste en face.</p> <p>Les gens étaient unis contre le fascisme; on avait rarement un refus.</p>
<p>Berta Urech,</p> <p>organisatrice de cantonnements</p>	<p>Mais la plupart sont morts.</p> <p>Les sociaux-démocrates ont aussi accueilli des émigrés,</p>	<p>Plus tard, je suis allée parler avec les aubergistes,</p>
<p>pour le Secours rouge à Zurich-Wipkingen</p>	<p>mais nous prenions surtout des communistes,</p>	<p>pour qu’ils prennent des émigrés à manger.</p>
<p>Au Secours rouge, j’aidais à collecter des vêtements</p> <p>et à envoyer des paquets dans les prisons en Allemagne.</p>	<p>sur lesquels ils se sont le plus acharnés.</p> <p>Oui, le coiffeur Blattmann!</p>	<p>Parmi eux, on en a trouvé beaucoup, beaucoup!</p> <p>On avait aussi besoin de vêtements:</p>
<p>En 1926, nous avons déjà chez nous un émigré venant d’Allemagne</p>	<p>Avec lui, j’avais convenu qu’il en prenait chaque mois</p>	<p>beaucoup arrivaient en Suisse sans habits.</p>
<p>et, dès cette époque,</p>	<p>un certain nombre pour</p>	<p>Ils avaient dû sortir par des</p>

fenêtres, marcher dans des forêts –

beaucoup ont même
traversé le Rhin à la nage!

Nous n'avions pas d'argent
pour acheter des habits.

J'allais tout simplement dans
les beaux quartiers,

dans le 7e arrondissement,

là, où vivaient les sociaux-démocrates –

ils avaient beaucoup de membres là-haut:

professeurs, scientifiques
et consorts...

Et c'est ainsi
que j'ai trouvé des vêtements.

J'ai parlé très franchement
avec les gens:

s'ils pouvaient prendre
un émigré, peut-être pour dormir...

Je devais aussi aller
à la recherche de lits –

presque chaque jour, je
devais dénicher quelque chose.

J'en avais parfois
trois ou quatre moi-même.

Mon mari devait souvent dormir
sous sa capote militaire.

La nuit, je ne pouvais pas
les laisser dehors.

Tout devenait de
plus en plus difficile.

J'ai eu 20 perquisitions!

Mais ils n'ont jamais
attrapé un émigré!

Je ne peux pas dire précisément
comment nous avons fait,

sinon la police serait informée...

Ils ont tout fouillé et il y avait deux

émigrés dans la maison

et pourtant ils n'ont trouvé aucun...

Jamais ils n'avaient quoi que soit
à me reprocher!

Sauf une seule fois:

ils sont venus
et une voisine m'a prévenue:

ils sont en face, dans le parc!

J'avais justement chez moi
plus de 200 adresses d'une association

où je pouvais loger des émigrés.

J'ai pris la liste
et je l'ai brûlée dans le poêle

– on se chauffait alors
avec un poêle.

Ils ont encore tenté de
la récupérer,

mais c'était trop tard.

Ils s'exclamèrent:
«Vous avez donc tout brûlé!»

J'ai le droit de brûler,
c'est mon poêle!

S'ils avaient perquisitionné
aux 200 adresses

et quelques-uns auraient été attrapés!

J'en avais qui n'étaient pas déclarés,
ce qui était interdit par la police.

Nuit

En route la nuit – souvenirs de récits,
de textes qui ont ressurgi de ce travail.

Des gens qui se réfugient en Suisse,
traversant clandestinement la frontière;

les nombreux Autrichiens et juifs
contraints de quitter leur pays
en 1938 après l'Anschluss.

Des dires d'habitants
proches de la frontière, de soldats,
des rapports de police.

«On a été mis à la porte sans
préavis; totalement démunis,
nous ne voyions à l'horizon
que le camp de concentration.

Pour échapper à l'arrestation,
nous avons fui vers Feldkirch,
où nous avons été appréhendés,
puis relâchés, mais sommés de
quitter le Reich dans les 24 heures
au risque de nous retrouver
internés a Dachau.

Au Schwarzer Ochs, à Feldkirch,
un agent de la Gestapo
nous a indiqué le chemin pour
entrer illégalement en Suisse.

Une voiture nous a conduits

à Sevelen et, le matin,
nous devions prendre le premier
train pour Zurich.

Nous avons passé la
frontière incognito.»

Extrait du journal d'un soldat
au Jura:

«On entendait dire que la Suisse
refoulait presque tout le monde.

Nous étions à Marseille et
savions qu'on nous recherchait.

Ma femme ne voulait pas quitter
sa mère âgée;

un jour, elles ont été repérées
et arrêtées toutes les deux.

J'étais décidé à gagner la Suisse.

Je suis allé chercher ma fille et
c'était <moins une>,
car 10 minutes plus tard,

les gendarmes ont débarqué
pour arrêter ma fille de 14 ans.

Nous sommes allés à Thonon,
au bord du Léman.

Le lendemain matin, en se promenant,
un vieux pêcheur nous observait.

Il a demandé
si nous voulions aller en Suisse.

Il s'en chargerait.

Le prix a été fixé,
l'heure nous serait indiquée plus tard.

Le lendemain, nous apprenions
que les douaniers suisses

avaient abattu
un pêcheur la nuit précédente

alors qu'il tentait de débarquer
des réfugiés sur l'autre rive.

Notre pêcheur prit peur,
mais tint malgré tout parole.

Ma fille et moi
devions être prêts le soir.

Nous avons dévalé
quelques marches jusqu'à la barque.

Je lui ai remis la somme
convenue dans une enveloppe.

Il l'a glissée dans sa poche
sans vérifier son contenu.

Plus nous nous approchions
du rivage suisse,

plus nos rames étaient
silencieuses,

jusqu'à ce que nous accostions
sans presque aucun bruit.

Nous étions en Suisse,
nous étions sauvés.»

«Après trois jours en cellule
dans le poste de police on me déclarait

qu'ils voulurent me

livrer aux Allemands.

J'ai protesté et clamé
que c'était la mort assurée.

Après un téléphone à Berne,
ils dirent que Rothmund avait insisté

pour une reconduite secrète
à la frontière allemande.

Ma demande d'expulsion vers la France
avait été refusée.

On m'a conduit
vers la frontière en train.

J'avais une envie folle
de tirer le signal d'alarme.

À Rafz, un gendarme en civil
avec un chien m'attendait.

Après une longue marche,

il m'a indiqué un chemin
menant directement en Allemagne.

«Mais vous avisez pas

de me causer des ennuis!»

Après avoir repéré une borne,
j'ai pénétré dans la forêt.

Une patrouille allemande
pouvait surgir à tout instant.

Je me suis alors vite enfui
et j'ai regagné la borne en rampant.

Soudain, une quinte de toux
me secoua

et j'ai dû me fermer la bouche
de la main.

Quand il a sonné 22 heures,
j'ai décidé de repartir vers Bülach.

Le matin, j'ai pris le train
pour Zurich.»

Fortification

1936: au vu
des préparatifs de guerre en Allemagne,

la Suisse renforce
ses ouvrages de défense.

En septembre 1939:
l'invasion allemande de la Pologne,

La Grande-Bretagne et la France
déclarent la guerre à l'Allemagne.

Mobilisation générale
de l'armée suisse.

Nos troupes érigent rapidement
des fortifications frontalières.

Fin septembre:
capitulation de Varsovie.

L'Union soviétique occupe
une partie de la Pologne.

Guerre russo-finlandaise.
Hitler en Norvège en 1940.

En mai: invasion allemande
des Pays-Bas.

Deuxième mobilisation
générale de l'armée suisse.

Rumeurs d'une éventuelle attaque
contre la Suisse.

Des émigrants allemands
veulent s'enrôler dans l'armée suisse.

Les troupes allemandes
en Belgique et en France.

En juin, Paris tombe.

La Suisse est encerclée.
Pour les émigrants, plus moyen de fuir.

Économie de guerre
selon le «plan Wahlen»:

l'auto-approvisionnement du pays,
le rationnement.

L'URSS annexe
les pays de la Baltique.

1941: guerre en Afrique.
Les Allemands en Bulgarie,
en Roumanie, en Yougoslavie,
en Grèce.

Hitler attaque l'Union soviétique.

Des centaines de milliers d'habitants des régions occupées sont déportés

et condamnés aux travaux forcés pour l'économie de guerre allemande.

Dès 1942: déportation des juifs.

La frontière suisse se ferme pour les juifs.

Ils ne sont pas des persécutés politiques.

1940: l'armée suisse se retire dans le «Réduit»,

dans la zone alpine fortifiée.

Les forteresses sont aménagées.

De nouveaux ouvrages sont érigés en peu de temps:

plus de 100 km de galeries sous les montagnes.

Des mineurs, surtout des Valaisans, y travaillent jour et nuit.

Des ouvrages d'artillerie et antiaériens, des postes de commandement, hôpitaux, usines de fabrication...

Je trouve l'emplacement exact du camp de Büren sur l'Aar:

200 m à l'est de l'endroit que j'avais filmé au départ.

Sur les 180 bâtiments du camp, quelques-uns subsistent encore:

la buanderie, une des cuisines.

Je trouve un film en 8 mm

tourné en 1940 par le fromager de Büren sur la construction de ce camp

pour une division de Polonais et un corps d'armée français

entrés en Suisse par le Jura.

Des fragments d'un matériel fortuitement sauvés –

l'armée suisse ayant alors confisqué plusieurs bobines.

Dans ce camp: près de 5000 Polonais, surtout des «éléments difficiles».

Plus tard, il devient un camp de quarantaine

pour des réfugiés avant leur internement.

Relève de la garde suisse.

La trace

Je visite les camps de travail où vivaient les émigrés.

Les défrichages, les champs de tourbe, les routes, les digues.

En été 1940, des centaines d'émigrants et de réfugiés démunis sont internés.

Épierrage de pâturages alpins,

ouvrages d'amélioration,	retrouver des amis.	J'ai donné des cours et, un jour, j'ai été dénoncé.
drainages, construction de digues et de routes –	Le monument	J'ai donc eu des problèmes
des travaux pour l'armée et l'économie de guerre	Je suis né à Berlin.	avec la police des étrangers qui me fit carrément savoir
que personne n'aurait voulu financer avant la guerre.	Une enquête en cours de la Gestapo	que j'avais perdu le droit de vivre librement à Zurich
On a connu des camps déjà du grand chômage :	m'a fait quitter Berlin précipitamment.	et de poursuivre mes études –
«Service volontaire du travail», – traitement de symptômes	À Zurich, j'ai repris mes études de musique.	et que je serais interné dans un camp de travail.
pour les chômeurs traînant dans les rues.	Mes moyens, comme ceux de tant d'autres,	Le camp s'appelait Sattelegg;
On pouvait adopter ce modèle.	étaient si dérisoires que nous n'aurions pas survécu	et je suis donc arrivé ici, c'était en automne 1940, à Vorderthal.
La solde: 1 franc par jour ouvrable, soit 24 francs par mois.	sans l'aide de Suisses compréhensifs	Dans une grange –
Cela ne permettait même pas d'acheter un billet	qui nous invitaient parfois à leur table.	nous étions un groupe de 5 ou 6 nouveaux –
pour aller à Zurich ou Bâle	Nous étions donc obligés de travailler illégalement.	on nous a remis ces salopettes bleues

en échange de nos habits civils.

Une fois le dos chargé, la montée vers le camp pouvait commencer.

Cette route, nous devions d'abord la faire:

nous avons construit la partie supérieure du col,

les Polonais l'un des versants et les Français l'autre,

soit de Vorderthal à Wilerzell.

À l'arrivée au camp,

j'ai vite compris que c'était tout sauf des vacances.

J'avais une lettre

du directeur du Conservatoire de Zurich, Volkmar Andreae,

qui attestait que je ne devais pas faire des travaux manuels durs –

en raison de ma formation de pianiste, et je me suis senti soulagé.

Mais le matin, quand j'ai remis cette lettre

au chef du camp, M. Meili,

il m'a demandé, ce que c'était.

– C'est une lettre!

– Pour quoi?

– Pour vous!

– Mais pour quoi?

– Pour que vous la lisiez!

– Hein! fit-il, et ce fut tout.

Je suis retourné à ma place pour prendre le petit déjeuner.

Et je l'ai vu ouvrir la lettre sous la table,

la lire et la mettre dans sa poche.

Puis, à l'appel,

le chef du camp nous a attribué les diverses tâches:

Levinson: cuisine,

Hacker: coupe du bois...

Et enfin,

avec un sourire satisfait,

il prononce mon nom et dit: carrière!

Ce mot, «carrière», devint un véritable adage par la suite.

Je n'avais encore aucune idée de ce que cela signifiait.

Et nous voici à l'appel.

Là, à gauche, c'est le dortoir,

à droite la cantine,

en partie réservée

au chef du camp et à son bureau.

Je me souviens très bien:

une petite voie de chemin de fer

reliait la carrière et la route.

C'était exactement comme ça.

Le tracé, là devant,
venait bien sûr de la carrière

et nous y poussions les lorrys
remplis de pierres broyées.

La carrière était là-bas.

Le premier matin déjà,

j'ai compris ce qu'était ce travail.

Le soir, j'étais à moitié mort.

J'avais les mains complètement
crispées.

À mon premier week-end
de congé à Zurich,

je me suis rendu au Conservatoire.

Lorsque j'ai montré mes mains,
on m'a dit:

Liszt, ça ira peut-être encore,
mais j'ai compris que c'était fini.

Je ne sais plus
par combien de camps je suis passé.

À la fin, j'étais dans l'équipe
chargée d'aménager

de nouveaux camps – j'ai passé
dans tant de camps.

Les camps dont
je me souviens le mieux

étaient celui de la Sattellegg,
le pire,

et Gordola,
où, pour la première fois,

j'avais l'impression
de faire un travail utile:

on faisait des améliorations
dans la plaine de Magadino.

Et de Gordola, je suis venu ici,

à Thalheim,

où, au contraire du Tessin,
on construisait une route.

Je crois même que c'était
une route militaire.

Nous n'avions aucun
soutien de la part

de la population
de Thalheim.

Nous étions presque considérés
comme exotiques.

Le travail était dur

et, en été, nous passions
notre temps libre à nous baigner.

On nous a ensuite dit
que les villageois

ne voulaient pas ces juifs
dans leur piscine.

Le chef du camp, furieux,

demanda aux autorités communales
de revenir sur cette décision.

Elles nous ont finalement
autorisés à nous baigner

entre 10 et 11 heures,
et de 15 à 16 heures –

du pur cynisme puisque nous
devions travailler toute la journée.

À mon arrivée à Thalheim,
ce mur était en construction.

Une grande pierre y a été insérée
sur laquelle nous avons gravé

en hébreu le mot GULES,

qui signifie
expulsion, bannissement, prison,

et vient du terme hébraïque גלות

évoquant la captivité en Égypte
et l'esclavage.

Lorsque le chef du camp a voulu
savoir ce que nous avions gravé,

nous lui avons répondu:
«En souvenir».

Il est possible que les intempéries
aient effacé notre gravure

ou, plus probablement,
on l'a éliminée par la suite.

Je visionne sept heures
de matériel du Ciné-Journal.

Jusqu'en 1944, aucune séquence
sur les émigrés ou les réfugiés,

mais sur les actions
de secours aux enfants.

Politiquement inoffensifs,
les enfants ne sont pas

de la main-d'œuvre –
ils sont juste en vacances.

Des milliers de familles suisses

peuvent ainsi accomplir
leur devoir humanitaire;

et refouler la politique officielle
sur les réfugiés,

Alors que nos enfants
grandissent dans un pays

privilegié et en paix,

ceux des pays en guerre

connaissent la misère

et la détresse,

la famine,

le froid,

la mort.

Épargnés par la guerre,
nous avons le devoir

de les aider.

Toute la population suisse

a entendu l'appel
de la Croix-Rouge.

Des familles de tous

les milieux s'annoncent

pour héberger pendant 3 mois

un enfant victime de la guerre.

Des coupons de rationnement inutilisés
sont envoyés à la Croix-Rouge:

pour des vivres et repas,
chaussures, textiles, du savon...

Et ils sont arrivés –

les petits Belges, Français,

Serbes – et les enfants

de Suisses de l'étranger.

Leurs visages pâles,

accusent en silence

leur cruelle destinée.

Ils seront nos hôtes
pendant trois mois.

Toujours ces mêmes
images stéréotypées:

1941 ...

«Un train transportant
400 enfants belges arrive à Bâle.

Une collation leur est
servie à l'arrivée.

Chaque fois qu'un train arrive,
un autre part,

ramenant le même nombre
d'enfants

dans leur pays.

Ces enfants resteront toujours
reconnaissants à la Suisse.

1942.

Semaine après semaine,
des trains spéciaux amènent

des petites victimes de la guerre.

La Suisse, îlot de paix...

Après la guerre,
une dame de comité écrit:

«Quand, après ces vacances, les enfants
arrivaient en bonne santé, joyeux,

les yeux rayonnants et
les valises pleines

à la Gare de l'Est,

les accompagnants ont
peut-être connu

les plus beaux moments
de ces tristes années:

les retrouvailles
avec les parents.

Les collaborateurs de

l'Œuvre d'entraide
ont eux aussi savouré secrètement
le spectacle
de la joie des parents
retrouvant leurs enfants
tellement métamorphosés...
Avec fierté, les enfants montraient
leurs nouveaux souliers,
le manteau de pluie,
le pantalon en velours.
Le poids atteint
équivalait à celui de leurs bagages.
Bien des mamans
ont failli de reconnaître leur enfant.»
... Un soin particulier est
apporté à la santé de chaque enfant.
Nos médecins collaborent généreusement.
Le contrôle régulier du poids

démontre
que les enfants
gagnent 5 kg environ.
En hiver, ils sont traités
aux rayons ultraviolets.
L'instant de la séparation
est toujours douloureux.
La Suisse peut être fière
de ce qu'elle a accompli jusque-là.
Mais il reste encore beaucoup
à faire!
Interné
En route pendant des manœuvres
je me souviens
de textes sur lesquels je suis tombé.
«Poste de police, un escalier,
des murs gris, une porte verte.
Deux agents nous reçoivent.

Nous marchons devant eux,
ainsi que le stipule le règlement.
Il ne faut jamais
perdre de vue les détenus.
Ils ignorent qu'il est
impossible de nous échapper.
Dans le bureau, quelques
fonctionnaires en civil,
le lieutenant en uniforme.
Nous observons son regard perçant,
ses mouvements.
Va-t-il nous refouler?
On nous demande
d'où nous venons,
quelle montagne nous avons
franchie, qui nous a guidés.
Je remets mon argent:
3000 francs français.
— Allez-vous nous renvoyer?

— Certainement pas,
répond le fonctionnaire.

Mais je n'ai pas confiance.»

«À 8 heures,
arrive un camion bâché

équipé de trois bancs à l'intérieur.

Je monte le premier, puis le
camion sillonne

les rues de Lausanne et ramasse
des familles jusqu'alors libres,

toutes avec des enfants
et beaucoup de bagages.

Nous longeons le lac Léman.

Aux Avants, nous sommes conduits

à l'ancien Hôtel des Sports.

À l'entrée, une garde armée.

Aux fenêtres apparaissent

des visages curieux

qui scrutent les nouveaux venus.»

«Environ 550 personnes dans
une salle à manger.

Un bruit infernal;

on ne parle pas, on crie
pour se faire entendre.

Des enfants hurlent, des bancs
sont renversés –

le tintamarre de la vaisselle.

Je ne peux pas manger,
je m'étends sur ma paillasse

pour donner libre cours
à mes larmes.

Mais même là,
je ne suis pas seul.

Éléments indésirables.
Éléments pénibles.

Un séjour doit être
accordé aux personnes méritantes.

Le réfugié doit se présenter –
est dirigé vers un camp de travail –
doit y entrer à l'heure indiquée...

Diane. Appel.
Départ pour la fabrique.

Fin du travail. Début du travail.
Arrivée au cantonnement.

Rétablissement.
Extinction des feux.

On peut s'abonner à des
publications parfaitement neutres.

Le titre de permission doit être
timbré et signé

par l'autorité compétente
du lieu de congé.

L'interné peut écrire
une lettre et une carte par semaine.

Tout commentaire sur le camp est interdit.

Gerda Neuwirth
Émigrée de Vienne en France en 1938

Hitler arriva à Vienne en mars 1938.

J'avais 24 ans et j'étais employée de banque.

Quelques mois plus tard, je suis allée à Paris.

J'avais participé à des activités politiques illégales

et j'étais juive.

À Paris, un groupe éditait les «Nouvelles d'Autriche»,

et j'ai travaillé à la «Weltbühne», transférée de Prague à Paris.

Lorsque les nazis s'approchèrent de Paris,

je suis allée au sud de la France avec quelques camarades.

Il a alors été décidé que je devais aller en Suisse

pour organiser l'aide aux camarades.

J'ai acheté une carte topographique et choisi une route.

À Chamonix, j'ai acheté une veste,

puis je suis partie en train le plus loin possible.

Tôt le lendemain matin,

j'ai emprunté le chemin, et, en arrivant en haut,

il y avait un douanier suisse qui m'a déclaré

qu'il ne pouvait pas

me laisser passer.

Un berger m'a dit qu'il fallait traverser la forêt

et contourner la montagne.

Je suis vite descendue et j'ai pénétré dans la première étable;

une femme en train de traire des vaches a alors sursauté,

mais elle a tout de suite compris et m'a donné du lait.

Une fois dans la ferme,

j'ai dit: «Je veux filer en Suisse».

Ils m'ont répondu: «Tu y es déjà!»

Le paysan a ajouté:

«Celui qui vient chez moi ne dormira pas dehors.»

Le lendemain matin, le paysan

m'a accompagnée et m'a dit:

«Quand je t'indique une direction,
tu continues sur cette voie.

En bas, tu trouveras la route
pour Châtelard.

Fais attention, il y aura des militaires.

Mais après Finhaut,
tu ne risqueras plus rien.»

J'ai rapidement quitté Finhaut
qui fourmillait de soldats...

C'était ça, la gare?

Non, ce n'était pas celle-ci.

Mais elles se ressemblent toutes.

Mais vois-tu, la bâtisse
était comme ça.

Regarde: le guichet !

À l'intérieur, c'était comme ça !.

J'ai posé mon billet en dollar
sur le guichet

et j'ai regardé le fonctionnaire
droit dans les yeux: que va-t-il faire?

Et le voilà qui commence
à me parler en anglais!

Il me tend le billet de train et
me rend la monnaie en argent suisse.

À Zurich, j'avais l'adresse
d'une camarade viennoise
mariée avec un Suisse.

Je ne pouvais pas rester
chez eux, c'était trop dangereux.

Ils m'ont accompagnée au Café Boy,
où j'ai rencontré d'autres camarades

qui m'ont aidée à organiser
diverses actions

tels que des paquets de nourriture
en guise de premiers secours.

Cela a duré à peu près un an.

Un beau matin –
j'étais encore au lit –

quelqu'un braque une lampe torche
et me demande mes papiers.

Il m'a emmenée à la caserne,

où j'ai d'abord prétendu
être Lotte Bauer,

mais une fois ma véritable
identité établie,

ils m'ont donné un bout de
papier: l'expulsion à vie –

mais au lieu de m'expulser,

ils m'ont internée
au pénitencier de Bellechasse.

Là j'ai passé un an environ.

J'ai ensuite pu être internée
dans une famille comme domestique,

puis on m'a internée
au camp de Sumiswald,

où les règlements pour les
émigrés politiques étaient assez rigides.

C'était un ancien foyer pour enfants,

un camp d'internement
pour femmes.

Nous avons tricoté, cousu, raccommodé
pour les camps d'hommes

et fait la lessive.

De notre côté, il y avait
quelques femmes

dont le mari était dans un camp d'hommes
et leur enfant dans une famille.

Imagine une mère
qui avait sauvé son enfant

dont elle avait été séparée,
ce qui était très, très dur!

Au camp, j'ai franchement eu

mauvaise conscience,

car nous avions suffisamment à manger
et le paysage était beau.

De mes amis, j'ignorais tout –

sont-ils à Auschwitz?
Morts? Travaillent-ils illégalement?

J'avais vraiment
l'impression d'être un parasite.

Je traverse la digue de 600 m

à Gordola, près de Locarno –

construite par des internés
politiques:

les communistes, socialistes
et anarchistes du camp de travail.

Dès 1940 on ne peut plus
remettre en France

les antifascistes vivant illégalement
en Suisse ou politiquement actifs.

La Suisse est encerclée
par des troupes allemandes.

Ces «extrémistes de gauche»,
prisonniers politiques,

sont d'abord mis en prison
ou dans des pénitenciers.

Après Stalingrad
et les protestations de la presse,

ils sont internés dans des camps
de travail au Tessin.

Des milliers de touristes
qui passent chaque été

devant l'ancien site du camp
sans rien en savoir.

En 1944, le camp est transféré
à Bassecourt, dans le Jura bernois.

Ce n'est que vers la fin de la guerre,

alors que l'opportunisme suisse
se tourne vers l'URSS

que des allègements sont accordés.

Celui qui veut contribuer à la reconstruction de l'Italie ou de l'Allemagne

doit quitter la Suisse illégalement, comme il est entré.

Instructions destinées aux émigrants italiens

qui gagnent l'Italie pour rejoindre les partisans.

En train de Martigny à Orsières, en autocar postal jusqu'à La Fouly.

Suivre la route et attendre la nuit dans la forêt.

Départ à 20 h. Contourner Ferret par le côté gauche de la vallée.

Poursuivre sur la route, toujours à gauche de la rivière,

jusqu'aux moraines du glacier

des Angroniettes.

Prudence extrême du côté suisse!

Aussi vite et silencieusement que possible!

Recueillir des informations auprès de la population

mais de diverses sources, puis les comparer!

Dès l'aube, pénétrer dans la vallée

qui mène au col Fourchon en se serrant bien sur le côté gauche.

Du côté italien, prendre le col de St-Rhémy

jusqu'à l'alpe de Sez.

On peut passer la nuit dans chaque alpage pour 50 lire environ.

Continuer jusqu'à St-Nicolas, où on peut obtenir des informations

sur la situation dans la vallée et sur l'accès à celle de Cogne,

ainsi que sur les postes de partisans,

accessibles avec le mot de passe «Vittoria Verona».

Boulangerie Gentina, Muralto

Après l'école de recrues en Italie, mon mari est venu en Suisse.

Il ne trouvait pas de travail là-bas.

Au fil du temps, nous avons ouvert la boulangerie à Muralto

et ceux qui avaient besoin de quelque chose

savaient où ils pouvaient s'adresser.

C'est pourquoi nous n'avons jamais rompu

nos relations avec l'Italie depuis 1920.

Comme nous habitons
juste en face du poste de police,

on entrait par le bas de la maison...

Ensuite, face à l'afflux d'arrivants,
nous avons loué deux pièces

juste de l'autre côté
de la voie ferrée.

De notre maison, nous voyions
bien sûr le Ghiridone,

mais on ne pouvait pas monter là-haut
– de l'autre côté c'est l'Italie.

La plupart des gens
ont passé la frontière à Camedo:

parfois, je les accompagnais,
parfois c'était mon mari.

Les chefs de gare de Camedo –

ils étaient deux – nous ont
beaucoup aidés.

De la gare, on pouvait directement
accéder au logement

et l'un d'eux les
accompagnait la nuit.

Lors de l'inondation,
beaucoup de documents des gens,

qui avaient passé chez nous
ont malheureusement été perdus.

Il n'est pas resté grand-chose.

Tout est en mauvais état et sale.

C'est la seule pièce d'identité
que nous avons:

Sans passeport
ni permis de séjour,

la police des étrangers ne nous
accordait qu'un permis de tolérance

de trois ou six mois
et sa reconduction était chaque fois

une démarche sans fin.

Et puis, il y avait aussi les camarades
qui se faisaient prendre;

ils étaient forcément
livrés à la police

et jetés en prison.

Voici un prononcé pénal
touchant quelques camarades

qui voulaient passer la frontière

avec des médicaments
pour les partisans.

Parmi eux était Vaia –

nous ne savions pas son nom,
nous l'appelions le Chinois.

Il est resté bloqué ici un mois
avant de pouvoir franchir la frontière.

Alessandro Vaia, combattant en Espagne,

chef militaire des partisans
dans les Marches dès 1944

Parmi les nombreux événements
survenus dans ma vie,

ce que je que je vous raconte ici
occupe une place particulière,

et mon récit m'apparaît
parfois comme un rêve.

C'est une histoire simple,
qui peut se résumer en quelques mots:

de la France vers la Suisse
par la frontière savoyarde

et, de là, du Tessin vers l'Italie.

Ce voyage me demanda
plus de deux mois.

C'était en décembre 1943.

Avec le camarade Cesare Marcucci,

je pris le train pour Annemasse,
petite ville à la frontière française.

Les trains de cette région frontalière

étaient très surveillés

par les troupes SS;
Annemasse l'était particulièrement,

car d'importantes forces partisans

opéraient dans les montagnes
avoisinentes.

Voici le bar, là où le rendez-vous

avec un camarade français
avait été fixé,

de même que le signe de ralliement
et le mot de passe.

Le camarade français nous a dit

d'attendre ici tranquillement
et nous avons donc attendu.

Le temps a passé, une heure,
deux heures –

les policiers SS allaient et venaient –,

et nous commençons à être inquiets.

D'autant plus qu'en Italie,
nous étions habitués

à des mesures de sécurité
rigoureuses.

Les agents de liaison nous ont emmenés
dans une mansarde

chez un camarade
strictement surveillé de la police.

Cela nous a été dit
comme si c'était l'évidence même.

Ils nous ont ensuite expliqué
comment franchir la frontière

et quand la nuit est tombée,
ils nous ont conduits

derrière la gare,
du côté des rails.

Dans un fossé, nous avons attendu
le départ du train postal à Genève.

Lorsque la locomotive

s'est mise à chauffer
et a craché un peu de vapeur,
nous avons bondi hors
de notre cachette
et avons traversé les rails
jusqu'au train,
mais de violentes lumières
se sont soudain allumées
et nous avons été effrayés.
car nous avons cru que
nous avions été découverts.
Avec une telle lumière,
il n'est pas possible de s'enfuir...
Nous sommes néanmoins
sortis de notre cachette
comme d'une tranchée
visée par la mitrailleuse de l'ennemi.
Nous courons courbés, avec
notre petit sac

pour tout bagage... Deux bras
vigoureux nous soulèvent,
nous sommes cachés sous le charbon
et le voyage commence.
À la frontière: fouille des Allemands
et de la police frontalière suisse.
Sous le charbon, ils ne cherchent pas.
Un sifflement – on continue.
Et lorsque nous sortons
du charbon en rampant,
les cheminots rient, ravis
d'avoir bien eu les «Boches».
Pour cela, ils ont risqué leur vie.
Des hommes de valeur, qui ne veulent pas
à juste jouer aux héros!
Au-delà de ce pont,
les cheminots nous dirent de
sortir:

il y avait une rampe;
nous sommes partis et reparti
jusqu'à la maison du garde-barrière.
Nous y avons rencontré
une jeune femme,
la fille du garde-barrière,
celui qui accueillait les gens
qui fuyaient la France
pour la Suisse.
L'air stupéfait, elle nous regarda:
«Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici?»
D'habitude, ce pont était occupé
par les gardes-frontières,
alors que cette fois,
il n'y avait heureusement personne.
La jeune fille alla chercher son père
dans la guérite de l'autre gardien,
là où nous aurions dû nous rendre.

Entre-temps, elle nous avait
donné un peu de lait;

pour nous, qui n'en avions pas bu
depuis des années,

c'était quelque chose de fantastique
que je n'oublierai jamais.

À Genève nous étions hôtes
dans une maison qui nous a apparu

– habitués aux baraques et cellules –
comme un villa.

Je m'endormis alors profondément,

sans craindre les bombardements
ou des rafles de la police.

De Genève, où je fus logé
par un jeune intellectuel

– je ne sais pas qui il était,

il y avait en tout cas beaucoup
de livres chez lui –,

nous avons alors simplement
pris le train, pour Locarno.

À Locarno, nous avons été logés
dans une pension,

où nous avons attendu nos papiers.
C'était plus long que prévu.

Jours et semaines s'écoulèrent.
Toutes mes protestations furent vaines.

J'ai lu, je ne sortais que la nuit
et j'évitais la police.

Je fis la connaissance
d'un vieux camarade italien,

émigré politique
depuis les premières années du fascisme:

Gentina, sympathique et généreux,
tout le monde le connaissait.

À Locarno vivait aussi
une des nombreuses marraines

qui nous avaient aidé au camp
de Vernet: Maria Antognini.

Je ne pouvais pas la rencontrer
selon les règles de la conspiration,

mais je savais qu'elle continuait
inlassablement

à aider les camarades
dans les camps de concentration.

Après trois semaines environ,
j'ai été conduit à Melide,

chez le camarade Bianchi,

petit épicier
qui voulait transformer

son terrain rocheux
en verger.

Nous sommes dans le jardin
de Felice Bianchi;

on voit encore quelques petits
arbres fruitiers qu'il avait plantés –

et je suis resté là
assez longtemps:

impatient et le regard rivé
sur les montagnes

derrière lesquelles se trouve l'Italie –

impatient enfin de retrouver
ma place au combat.

Les documents arrivèrent enfin
et il fut décidé

que je franchirais la frontière
avec deux camarades,

deux contrebandiers et partisans
qui passaient des médicaments.

Avec l'aide de Baffetti,
nom de guerre d'un partisan,

nous nous sommes tout de suite
mis en route pour la frontière.

Il était expérimenté,
mais lorsque nous y sommes arrivés,

les garde-frontières étaient là.

Ils nous arrêtaient et nous avons été
sommés de payer une amende.

Et récemment,
l'ordonnance pénale est réapparue;

on y apprend qu'une bonne
partie des amendes

avait alors été payée
par Carlo Gentina.

Ils ne se sont pas laissés persuader
de nous autoriser à passer en Italie.

«Nous sommes des antifascistes,
des partisans –

pourquoi nous arrêtez-vous
pour ensuite nous expulser?»

Rien à faire.
La loi, c'est la loi.

Ils voulaient même savoir
d'où nous venions

et qui nous avait aidés.

Ils ont même confisqué les
médicaments pour les partisans

qui luttèrent pourtant
pour leur liberté.

Ils nous ont alors expulsés –

le droit d'asile n'étant accordé
ici qu'aux gens fortunés.

Après 15 jours environ passés
à la prison de Locarno

en compagnie de nombreux
contrebandiers italiens

– ce fut mon premier contact
avec la nouvelle Italie –

les Suisses voulurent me faire
passer seul la frontière.

Ce qui aurait signifié
tomber aux mains des fascistes.

Je réussis à obtenir
de partir avec les contrebandiers

qui m'avaient accompagné lors
de ma première tentative de passage.

Les gardes-frontières ne nous
laissèrent continuer seuls

qu'en haut
dans la neige épaisse.

Les contrebandiers,
tous des jeunes montagnards,

avançaient si vite que j'avais
beaucoup de peine à les suivre.

Les combats dans les montagnes
espagnoles étaient déjà loin,

et les prisons et camps de concentration
m'avaient affaibli.

Les camarades m'incitaient
à aller plus vite,

car la zone enneigée devait avoir été
traversée avant la tombée de la nuit.

Nous avons marché des heures

jusqu'à ce que je puisse apercevoir
la vallée d'Ossola,

la première portion de sol italien
que je revoyais après dix ans d'exil.

C'était en mars 1944.

Je travaillais comme jardinier
à l'Hôtel Brenscino,

c'est l'hôtel de la
Fédération suisse des cheminots.

J'étais citoyen de Brissago,

fils d'une famille nombreuse,

ce qui a facilité mes
activités clandestines.

Un jour, le parti
m'a demandé

si j'étais prêt à prendre
part au transport

de matériel et de partisans
en l'Italie.

Mon lieu de travail ici

m'offrait la possibilité d'observer
les activités des gardes-frontières,

leurs déplacements,

et d'éviter ainsi que des partisans
ou passeurs soient arrêtés.

J'ai donc accepté.

Je peux vous montrer ici
où je travaillais à l'époque.

C'était l'atelier pour les jours de pluie

ou quand il faisait trop sombre
pour travailler dans le jardin.

Là, il y avait une table contre la paroi;

au-dessous, la terre pour
les pots de fleurs;

dessus, on posait les plantes

avant de les installer

dans la serre.

Je travaillais de 6 h à 18 h
pour l'entreprise.

Puis, jusqu'au matin,
je passais à mes tâches nocturnes.

Le directeur me soutenait –

quand j'avais des appels,
il venait me chercher personnellement

pour éviter qu'un collègue ou un hôte

remarque quelque chose.

Il ne savait pas exactement
ce que je faisais,

mais il a certainement supposé

que ce n'était
pas seulement contre le fascisme,

mais aussi
pour la défense de la Suisse.

Je veux maintenant vous montrer

d'autres endroits où ça se passait.

C'est là où les voitures arrivaient
,

soit chargées de matériel,
soit de personnes.

Là, il y avait encore un sentier
à l'époque.

Le matériel était déchargé,
monté jusqu'à la forêt

et caché sous ces rochers.

La nuit, les transporteurs arrivaient

pour acheminer la marchandise
ou les gens plus haut,

là où mon frère les attendait

pour organiser le transfert
vers la frontière italienne.

Les gens que j'ai escortés
étaient des partisans,

pour la plupart
commandants ou médecins,

des personnalités
qui firent partie plus tard

du premier gouvernement italien
d'après-guerre

des officiers qui dirigeaient
les opérations sur le sol italien,

mais aussi des gens qu'on a
prélevé des camps de concentration

que nous avons en Suisse

qui voulaient aller combattre en Italie.

Voici les Centovalli.

De Palagnedra, les porteurs ou partisans
escaladaient cette vallée

à travers de ces divers couloirs.

Un autre chemin venait
de ce côté,

de l'alpe Porera, des Monti di Ronco,
et descendait le long de ces falaises
pour sortir de la vallée.

Là, en bas, il y avait toujours
un poste de gardes-frontière,

avec un petit abri
pour se protéger des intempéries

et là c'était là
le point le plus dangereux,

car il était surveillé
jour et nuit.

Là, il fallait choisir le meilleur
parcours pour passer la frontière.

De là vient
le sentier muletier de Brissago..

Là-bas, c'est l'alpe Arologia.
On franchissait cette crête.

Et plus à droite,
il y a encore d'autres chemins

montant de Brissago,

des Monti di Porta, des Monti di Piodina.

En général,
on portait des chaussures en toile.

Puis, dans les rochers, on enfilait
des souliers de montagne en cuir,

mais on marchait le plus possible

avec des chaussures en toile
pour ne pas faire de bruit.

Ceux qui n'étaient pas habitués
à porter des chaussures de montagnes,

quand ils arrivaient dans ces montagnes,
avaient alors des problèmes,

ces pauvres gens avaient
les pieds en sang,

après six, sept ou huit heures
de marche dans les montagnes,

sur ces sentiers très dangereux –

C'était douloureux de les voir,

on lisait la souffrance
sur leur visage.

Pourtant,
chacun a atteint son poste de combat.

Là, dans la vallée de Cannobio,
se trouvait la Divisione Piave.

Ma base opérationnelle
était à Crealla,

où j'avais les contacts nécessaires,

de l'autre côté de la vallée.

Toutes ces montagnes
étaient occupées par les partisans!

Déjà en montant d'Intra,

et plus loin,
il y avait d'autres groupes

dans les montagnes que nous voyons!

Ils se sont battus dans
toutes les vallées,

mais la bataille décisive
eut lieu à Finero:

là, les fascistes ont perdu
800 hommes, voire plus.

«La mère des partisans»

Après le 25 juillet (chute de Mussolini),

nous avons commencé
à nous organiser un peu

au cas où des antifascistes
passeraient en Suisse

Et, après le 8 septembre

(occupation allemande
de l'Italie du Nord),

des liaisons ont été établies
par les montagnes

nous avons reçu des informations

grâce à ces estafettes
et par la presse clandestine.

Nous avons surtout
collaboré avec le val d'Ossola,

– moins avec la région de Luino

car il était très difficile
d'y passer la frontière.

Et dans le val d'Ossola,
il y a eu davantage de combats.

À chacune des rafles
des Allemands, des fascistes,
des «républicains»,

les partisans fuyaient par la frontière

– non pour être internés dans un camp,

où ils auraient été de fait prisonniers –

mais pour être libres, après la rafle,

de revenir et de combattre.

Nous nous sommes alors efforcés
de les héberger

pour qu'ils passent ces quelques jours,

une semaine peut-être de danger.

Et ensuite ils repartaient,

nous les conduisions par exemple
jusqu'à l'alpe Porera,

où les estafettes arrivaient.

Et quand il y avait trop de gens

et c'était trop dangereux
de les loger dans la maison

– la police devait faire quelque chose,

même si elle s'efforçait
de fermer les yeux –,

nous les emmenions à la Porera

avec des provisions
et là, ils attendaient les estafettes.

Les autorités avaient tendance
à envoyer les réfugiés à la frontière,

sans se demander
si c'était périlleux ou non pour eux,

plutôt que
de les placer dans un camp.

Bien sûr, les camps étaient bondés,

mais on trouve toujours une place
pour quelqu'un en danger.

Pour les reconduire à la frontière,

ils les confiaient à un soldat,
évidemment armé,

et lui disaient:
«Conduis-les à la frontière
et s'ils essaient de s'enfuir, tire!»

Si le soldat prenait l'ordre
au pied de la lettre

il pouvait les tuer.

C'était un Sicilien;
il s'appelait Gugliara.

Il me faisait lire les premiers
classiques du communisme.

Ces photos datent
de plus tard...

Ce sont des photos
qu'ils avaient emportées

et me confièrent
quand ils sont devenus partisans.

C'est Egisto. Il arriva en Suisse
avec un pied malade.

Il passa le Gothard
avec deux autres compagnons.

C'est bien lui,
il était champion italien du 800 mètres.

Celui-là, je n'ai jamais
su qui c'était;

je ne sais même plus

de son nom de guerre.

C'est Chiarotto, le grand là.

Il est venu avec son fils de 13 ans,
combattant lui aussi.

L'enfant était à moitié gelé
et a dû aller à l'hôpital.

C'est Dario, un étudiant.

Il a rejoint
les partisans avec d'autres étudiants;

il a passé la frontière
avec eux

et ils l'ont placé
dans le camp des mineurs de Gordola.

Là, il a trouvé d'autres jeunes
et ils se sont organisés

pour repartir combattre en Italie.

Ils l'ont appréhendé
alors qu'il faisait patrouille –

la nuit dans le brouillard,
ils ne pouvaient pas voir les Allemands –

et ils l'ont abattu.

C'est Dario qui l'a écrit:
«La mamma dei partigiani».

Nous avons pris cette photo
quand ils étaient chez moi.

Ici, ce sont les funérailles
qui ont ensuite eu lieu à Monza.

Ces sept-là partirent aussitôt
chercher les deux autres,

mais tous ont été aussi
pris et abattus.

Je ne sais pas combien de balles
les ont touchés.

J'en connaissais un, Vola.

De l'escalier, il m'a encore dit:
«Ne pleure pas, Gabi,

nous sommes

de ceux qui reviennent.»

Là, c'était l'enterrement
du partisan juif

qui a été abattu
alors qu'il était déjà sur le sol suisse.

Tous ceux-là sont
des antifascistes de Locarno

qui ont assisté à l'enterrement.

Voici le défilé à Milan,
juste après la guerre.

C'est Romano Cianfanelli,

nous sommes dans la rue,
devant la maison.

J'habitais dans une vieille maison
de la via Gallinazza;

j'avais deux pièces;

mais il fallait vivre et manger
dans une seule

pour économiser du chauffage.

Après un certain temps,
j'ai dû les loger dans le grenier,

car la police faisait des contrôles
de temps à autre.

Ils ne descendaient
que pour les repas,

ou alors je leur apportais
à manger,

mais cette vie n'était pas des plus
agréables, ni pour eux ni pour moi.

Arrêtée avec sa sœur Maria en passant
la frontière avec des lettres d'internés.

Il était écrit dans le procès-verbal:

Maria Antognini: 2 jours
pour passage illégal de la frontière;

Gabi Antognini:
une semaine – ou 5 jours –

pour avoir aidé des internés.

J'ai alors fait un boucan du diable.

Dans la cour du poste de police,
il y avait des contrebandiers,

ils sont venus me demander
pourquoi j'étais encore là.

J'ai répondu: Eh bien
pour avoir aidé des internés.

Alors un militaire gradé
s'est approché,

avec une panse comme ça...

Et il me dit: «Croyez-vous
que vous pouvez tout organiser,

faire ce que vous voulez?

Savez-vous ce que la Suisse
a fait pour les internés?»

J'ai répondu: «Je le sais bien,

mais nous n'en avons
pas fait assez;

nous n'avons pas eu de guerre,

et ce n'est pas un mérite,
mais une chance !

Nous devrions
donc en devenir dignes.

Mais j'aimerais
aussi vous poser une question:

Pourquoi Monsieur Canevascini,

pour avoir aidé les réfugiés,
reçoit une médaille d'or,

et la pauvre Gabi Antognini
pour l'aide aux réfugiés – cela?

Comment l'expliquez-vous?»

Il se tourna alors
vers son secrétaire et dit:

«Laisse-la rentrer chez elle
à 2 heures!»

Il n'avait pas de réponse,

car aucune ne lui permettait
de sauver la face.

Trouvailles

Après un an de recherches,
j'ai rencontré une femme,

une des 11 enfants de la famille
à l'Erismannhof – d'où j'étais parti.

Comment mes parents
en étaient-ils arrivés là?

On venait nous demander
si nous pouvons d'en prendre un...

Cela ne se remarquait sans doute pas

car nous avons toujours
beaucoup de visites de parents.

Et sans doute on pensait:
ceux du «Château des puces»...

Dans la chambre des filles,
il y avait trois lits;

pour chacune une table de nuit
et une armoire;

malgré l'exiguïté, chacune avait
un peu de son propre espace.

La chambre des garçons
comptait aussi trois lits.

Certaines personnes avaient
honte d'en prendre un;

c'étaient souvent les plus pauvres
qui le faisaient.

Il fallait donc partager –
chacun avait un peu moins.

Enfant, je n'ai jamais reçu
un cervelas entier.

Ma mère cuisinait bien
et nous ne vivions pas si mal.

Nous habitions en face
de la Casa d'Italia.

Si Mussolini venait, nous disait-on,

nous serions les premiers
incarcérés...

Les fascistes ont souvent défilé
dans la cour en uniformes –

ils étaient sûrement furieux
contre nous.

Et je suis tombé sur un film
non développé

en triant des vieilleries
lors d'un déménagement.

J'y trouvais une photo de mon frère
que j'avais prise à 17 ans.

En vacances chez nos grands-parents,
nous jouions aux gardes-frontières.

La maison du lac de Constance
était le paradis de nos vacances.

Après la guerre, mon grand-père
fit raser le bunker sous la grande saule.

Nous, les enfants
étions longtemps effrayés

par un garde-frontière en uniforme
qui avait surgi dans le jardin

et scrutait la frontière de l'Allemagne
à travers ses jumelles.

Nous jouions aux garde-frontière
et je me souviens bien

qu'il s'agissait de
repousser des intrus.

Nous n'avons jamais pensé
à prendre la barque

pour chercher un homme traqué,
le cacher, le sauver.

C'était sur le même lac que le peintre
Otto Marquardt d'Allensbach

ou Hans Wehrli de Schaffhouse passaient
des réfugiés ou du matériel en ramant.

Personne nous a dit,
ni à ce moment-là ni plus tard,

qu'à Wangen

sur la rive d'en face

quelques années plus tôt
il y avait encore une synagogue,

incendiée par les SS en 1938.

On devait voir le feu
depuis ici.

Le 22 octobre 1940,
les sept derniers juifs du village

ont été pris et conduits à Gurs –

station intermédiaire
sur le chemin d'Auschwitz.

Le seul survivant
était exilé en Suisse.

Ci-gît le dernier juif
du village.

Sa pierre sera bientôt
recouverte de ronces

mais sa tombe
ne sera pas oubliée.

Car bien plus que son âme
repose ici.

J'ai eu beaucoup de chance.
C'est pourquoi je suis là.

Mais en regardant vers l'avenir,
je réalise en frémissant

à quel point j'aurais besoin de chance.

ISAN 0000-0001-182B-0000-V-0000-0000-I